

Des hommes et des oiseaux

Une histoire de la protection des oiseaux

Valérie Chansigaud

Préface d'Allain Bougrain Dubourg

22 x 26 cm - 224 p. - 29,90 €

ISBN : 978-2-603-01844-6



PARUTION LE 3 MAI 2012



À L'OCCASION DU CENTENAIRE
DE LA LPO

PLUS DE 300 ILLUSTRATIONS
ET PHOTOGRAPHIES

UNE CHRONOLOGIE DÉTAILLÉE
POUR REPÉRER LES ÉVÉNEMENTS CLÉS
DE LA PROTECTION DES OISEAUX

UNE ABONDANTE DOCUMENTATION
INTERNATIONALE

LE LIVRE

L'ouvrage présente six moments éclairant l'histoire de la protection des oiseaux :

- **Les oiseaux disparaissent** évoque la prise de conscience de la disparition de certaines espèces et de la raréfaction générale des oiseaux ;
- **À la recherche des coupables** dresse le portrait des premiers accusés : mauvais chasseurs, enfants dénicheurs et femmes emplumées ;
- **Les citoyens s'organisent** retrace la constitution des sociétés de protection des oiseaux et décrit leurs premières actions (pédagogie, nichoirs et photographie) ;
- **Une science bouleversée** présente les mouvements de citoyens qui amènent les scientifiques à réformer leurs pratiques et comment les ornithologues, au début indifférents, se sont peu à peu impliqués dans la protection des oiseaux ;
- **L'impossible entente internationale** décrit le long et difficile combat en faveur de l'adoption de lois de protection et leur laborieuse application ;
- **Le prix de la modernité** montre comment les menaces sur les oiseaux sont devenues de plus en plus complexes, obligeant les protecteurs à adapter sans cesse leurs discours et leurs pratiques ;

Enfin, un septième chapitre, **Pourquoi protéger les oiseaux ?** interroge ces deux siècles d'histoire pour ouvrir une réflexion plus générale sur les motivations des protecteurs et sur les conséquences philosophiques, éthiques, sociales et politiques de la protection des oiseaux.

Sommaire détaillé du livre

Valérie Chansigaud

Les oiseaux disparaissent !

C'est le cri d'effroi que poussent, au début du XIX^e siècle, les savants avant d'être rejoints par des citoyens ordinaires comme les chasseurs, les jardiniers ou les simples amoureux de la nature. L'idée qu'une espèce puisse disparaître n'allait pourtant pas de soi. C'est le dodo qui fournit le premier exemple d'un oiseau disparu du fait de l'homme. On pense d'abord que cet oiseau est un exemple unique, mais on comprend rapidement qu'il n'est que le premier d'une longue série. L'inquiétude pour la disparition des oiseaux traduit une profonde évolution dans la sensibilité aux animaux et, d'une façon plus large, à la nature.

À la recherche des coupables

Immédiatement, on dénonce les coupables. Il y a d'abord les chasseurs, ou plutôt les mauvais chasseurs qui abusent de la nature, on retrouve parmi eux les braconniers, les tendeurs de pièges, les oiseleurs... C'est aussi une question de géographie car ces mauvais chasseurs sont plus nombreux dans les pays méridionaux comme l'Italie ou le midi de la France, mais aussi dans les Landes, dans la Somme... À leurs côtés, il y a les enfants, ces « attilas imberbes » qui, au lieu d'être sagement à l'école, pillent et détruisent les nids et les couvées : leur cruauté fait peur, n'annonce-t-elle pas de futurs criminels ? Enfin, il y a les femmes qui par coquetterie mettent sur leurs chapeaux non seulement des plumes mais aussi des oiseaux entiers, une barbarie violemment dénoncée par d'autres femmes.

Les citoyens passent à l'action

À partir des années 1880, la mobilisation devient générale car il faut sauver les oiseaux d'une disparition certaine et prochaine. Les citoyens organisent alors les sociétés protectrices, comme la Ligue pour la protection des oiseaux, qui se donnent alors deux objectifs principaux : peser sur les gouvernements pour qu'ils adoptent et appliquent des lois protégeant les oiseaux, informer la population sur l'importance des oiseaux et la nécessité de leur protection. La plupart des protecteurs s'accordent sur un point : on ne peut pas protéger ce que l'on ne connaît pas. On imagine dès lors de nouvelles formes de relations avec la nature en privilégiant l'observation des oiseaux vivants, en rejetant la chasse au profit de la photographie, en faisant des nichoirs, en nourrissant les oiseaux l'hiver...

Une science bouleversée

Les scientifiques sont étrangement indifférents, voire quelque fois hostiles, à la protection des oiseaux car l'ornithologie, « la fille aînée de la chasse », repose avant tout sur la constitution de collections et donc sur l'étude d'individus une fois tués. Sous les coups portés par les membres des mouvements de protection des oiseaux, les ornithologues, lentement et à regret, commencent à reconsidérer leurs pratiques. Finalement, les changements opérés dans la façon de faire de l'ornithologie sont d'une prodigieuse fécondité : l'observation des oiseaux vivants contribue à la fondation de l'éthologie et les problèmes liés à la conservation participent à l'émergence de l'écologie. Les scientifiques s'adaptent et mettent en place, durant l'entre-deux-guerres, un système pyramidal qui leur permet de tirer profit de la popularité des oiseaux et de leur protection en faisant des amateurs leurs assistants.

L'impossible entente internationale

Dès le milieu du XIX^e siècle, on considère que la protection des oiseaux passe par la régulation sociale grâce aux lois édictées par les États, mais comme les oiseaux migrent, une conservation locale ne suffit pas et il faut obtenir une entente internationale. Dès lors, un impressionnant cortège de lois, de règlements, de traités et de conventions est adopté dont il suffit de donner quelques repères : la Convention internationale sur les oiseaux utiles de Paris de 1905 ; le traité américano-canadien de 1916 sur la protection des espèces migratrices ; la Convention de Londres pour la protection de la faune et de la flore d'Afrique de 1933 ; la Convention internationale pour la protection des oiseaux de Paris de 1950 ; la Convention sur les zones humides d'importance internationale de Ramsar de 1971 ; la Convention de Berne de 1979... La mise en place de ce cortège de textes a rendu nécessaire une certaine forme de bureaucratisation des mouvements internationaux de protection des oiseaux.

Le prix de la modernité

La Première Guerre mondiale transforme profondément le monde. Dès lors, les protecteurs des oiseaux entament une course sisyphéenne contre les conséquences d'un progrès trop rapide et mal géré comme en témoignent leurs mobilisations successives : dans les années 1920, ils tentent d'obtenir le contrôle des pollutions provoquées par le développement de l'utilisation du pétrole ; dans les années 1950, ils se focalisent contre les conséquences de la surpopulation ; dans les années 1960, ils luttent contre l'usage généralisé de la chimie et notamment des pesticides comme le DDT ; dans les années 1970, ils luttent en faveur du contrôle de l'urbanisation et contre les conséquences de la transformation des techniques agricoles ; dans les années 1990, ils s'engagent dans les mouvements internationaux de préservation de la biodiversité ; dans les années 2000, ils dénoncent les conséquences catastrophiques du réchauffement climatique... Ces mouvements ont connu des profonds et décourageants échecs mais aussi de grandes réussites.

Pourquoi protéger les oiseaux ?

La protection des oiseaux est-elle une question scientifique ? Dans ce cas, seuls des experts sont habilités à définir les priorités mais aussi à fixer des critères « objectifs » pour justifier leur protection. Est-ce une question anthropocentrique ? En définitive, on protège les oiseaux parce que c'est notre intérêt, un argument souvent considéré comme étant le seul à pouvoir faire l'objet d'un consensus.

Est-ce une question éthique ? Les oiseaux auraient ainsi le droit de vivre comme l'établit tout un pan de la philosophie du droit de l'animal et de la nature.

Est-ce une question politique ? On a souvent fait le parallèle entre l'exploitation des oiseaux et celle qui frappe les êtres humains, il s'agirait donc d'une question d'organisation sociale.

Est-ce une question affective ? Après tout, il suffirait de dire que l'on veut protéger les oiseaux parce qu'on les aime. Est-ce une question de sensibilité ? On doit protéger les oiseaux car ceux-ci peuvent souffrir.

Les questions soulevées par l'histoire de la protection des oiseaux dépassent ainsi largement celles de la simple survie de quelques espèces. Aujourd'hui, la plus grande difficulté à laquelle sont confrontés les protecteurs des oiseaux est la globalisation des menaces : le réchauffement climatique, l'impact de l'urbanisation et de l'industrialisation de l'agriculture, les conséquences des choix technologiques comme de l'organisation de la société...

En définitive : peut-on vraiment protéger les oiseaux en ne parlant que des oiseaux ?

Préface de Allain Bougrain Dubourg, président de la LPO

On serait tenté de dire : « âme sensible s'abstenir ! » tant il est vrai que l'iconographie remarquable qui illustre *Des hommes et des oiseaux* est marquée de massacres inconcevables, de cadavres déplorables ou de piégeages pathétiques. Mais l'histoire s'écrit ainsi. Et il convient, tout au contraire, d'ouvrir les yeux sur les heurs et malheurs de la cohabitation entre l'homme et l'oiseau.

C'est dans cet esprit que Valérie Chansigaud s'est investie dans un travail aussi considérable qu'unique en son genre (hormis une publication française remontant à quelque sept décennies). Son approche d'historienne scientifique garantissant la rigueur de l'information est très heureusement panachée d'un sens romanesque de la narration. On plonge dans cette saga ornithologique en mesurant peu à peu les enjeux d'une société en pleine évolution, ponctuée par la singularité des mentalités propres aux terroirs ou aux territoires. On mesure la naïveté de certains ou le cynisme d'autres. On s'enthousiasme ou l'on s'effondre au gré des événements. On se projette aussi dans l'avenir...

Dans cette fantastique histoire où les oiseaux laissent plus de plumes que de poussins, il est intéressant de noter combien les citoyens se sont investis, tandis que les scientifiques demeuraient, pour la plupart, indifférents.

Au fil du temps, les choses ont heureusement changé. On en vient aussi à reconnaître à l'oiseau la notion de sensibilité, de souffrance, alors que, durant longtemps, seul « l'état des populations » préoccupait les esprits.

La saga de l'oiseau, si dépendant de l'homme, témoigne de l'évolution de notre compassion. Ainsi, la prise de conscience, qui s'amorce au XIX^e siècle, conduit à la lucidité au XX^e siècle et au devoir de respect au XXI^e siècle. Mais cette dernière étape ne fait que s'amorcer. Et le déclin constaté (1 espèce d'oiseaux nicheuse sur 4, en France, figure sur la liste rouge !) montre que la préservation s'inscrit dans une course contre la montre, tandis que les dangers apparaissent toujours plus redoutables et « inhumains » : pesticides, réchauffement climatique, déforestation... La « génération lance-pierres » a fait place à l'agression planétaire. Et l'oiseau, indicateur de l'état de santé de l'ensemble du vivant, nous invite désormais à agir en urgence. En réponse, le travail de Valérie Chansigaud nous engage à écrire un nouveau chapitre : celui de l'heureuse cohabitation entre l'homme et l'oiseau.

Allain Bougrain Dubourg

La LPO (Ligue pour la Protection des Oiseaux) fête ses 100 ans



1912-2012 : Depuis un siècle, La LPO agit en faveur de l'oiseau, la nature et l'homme. Partager la beauté du vivant, renforcer les liens vitaux qui unissent l'homme à la nature, souligner la complexité et la fragilité de ces liens, protéger les espèces ou les espaces les plus menacés, mais également combattre ceux qui en organisent la destruction, tels sont les engagements des milliers de citoyens qui agissent aux côtés de la LPO.

www.lpo.fr

« Y a-t-il une femme pour imaginer que ces cadavres desséchés (conservés avec de l'arsenic) qu'elle aime à exhiber sont beaux ? »
 Celia Thaxter (1867)

d'Angleterre – pour vos sœurs plus pauvres, elles prennent moins de part à cette culpabilité et, au pire, elles vous copient – dames d'Angleterre, est-ce que le coton et le lin, la laine et la soie, le filer, le tisserand et le teinturier vous offrent si peu pour votre confort et votre parure que vous devez vous vêtir du meurtre de créatures inoffensives et heureuses ? Posez-vous cette question lorsque vous êtes tentées d'acheter ce qui a coûté leur vie, et plutôt que de le faire, osez même de ne pas être à la mode. » (Nicholson, 1879). Ces premières attaques n'ont eu guère l'évolution des créateurs puisque les chapeaux se chargent de plus en plus non seulement de plumes, mais aussi de fragments d'oiseaux (ailes, pattes, têtes) et parfois de l'animal en entier. Cette tendance est telle que, dans les années 1880, la plupart des taxidermistes font l'essentiel de leur chiffre d'affaires non avec des naturalisations pour chasseurs ou amateurs d'histoire naturelle mais surtout en pourvoyant les ateliers de chapelier.

La presse de l'époque fait souvent paraître des lettres de lecteurs horripilés par ce qu'ils voient sur la tête de leurs contemporaines : « ma visite à la National Academy fut gâtée hier. Pas par la vue de mauvaises peintures. Il le fut par le chapeau d'une jeune dame. Il n'y avait rien dans son visage qui dénotait une excessive cruauté. En fait, elle était plutôt jolie et l'attention qu'elle portait aux meilleures peintures semblait indiquer que son goût pour l'art n'était pas inculte. Mais son chapeau ! Le devant de celui-ci était décoré avec les têtes de plus de vingt petits oiseaux. Je les ai comptés au risque de me faire rabrouer rudement. Ces têtes étaient simplement cousues côte à côte aussi étroitement que possible », cette lettre,

parue dans *Evening Post* du 7 avril 1884, se termine sur le souhait de voir bannir ces pratiques monstrueuses.

L'utilisation d'oiseaux se démocratisa de plus en plus même si les oiseaux utilisés différaient en fonction des moyens financiers car « les vulgaires assemblages de beaux godlands ou d'océanites et la grande Lady portant des colibris morts sont aux deux extrêmes de l'échelle sociale ; mais ils sont au même niveau de brutalité et de cruauté » signalé une lettre adressée au journal *Times* et signée 'Femme du Monde' (en français dans le texte) (Anonyme, 1882).

Que représente alors ce commerce ? Joel Asaph Allen (1838-1921) évalue le nombre d'oiseaux utilisés par les chapeliers des États-Unis à un minimum de 5 millions d'individus (Allen, 1888). Pour le Royaume-Uni, on a estimé à 6 000 tonnes de plumes, représentant la valeur de vingt millions de livres pour la première décennie du XX^e siècle (Brooke, 1989). La Ligue française pour la protection des oiseaux, quant à elle, affirme dans les années 1910, que ce ne sont pas moins de 300 millions d'oiseaux qui sont utilisés par la chapellerie de part le monde. Le Brésil exporte entre 1901 et 1905 environ 600 kg de plumes vers l'Allemagne, l'Angleterre, la France et les États-Unis ; entre 1910 et 1914, ses exportations atteignent 20 tonnes, considérant qu'un seul oiseau ne fournit que quelques grammes de plumes utiles (Duarte, 2006). Ces chiffres, auxquels ils faudrait ajouter le commerce de peaux d'oiseaux, par exemple celles de colibris, sont impressionnants mais ne représentent que l'exportation légale et donc seulement la partie visible des envois.



Les femmes sont accusées.
 aux côtés des mauvais chasseurs et des enfants, d'être l'une des principales causes de la disparition des oiseaux. À partir de 1870, la chapellerie utilise non seulement des plumes mais aussi des oiseaux entiers (illustrations extraites d'un catalogue de la maison H. O'Neill & Co, de New York de 1899).



Le DDT fait partie des symboles de la modernité de l'Après-guerre, au même titre que le plastique, la radio, la télévision et l'automobile. On envisage de gagner une nouvelle guerre : celle contre l'insecte. C'est ainsi, deux images liées d'un ouvrage de promotion du DDT (Zimmerman et Lavine, 1946) : DDT, *Killer of Killers*. Elles montrent que le DDT est présent partout : dans les forêts et dans les champs comme dans les maisons.



Par ailleurs, la conquête japonaise de l'Indonésie et de ses plantations de quinquina avait privé les armées alliées de leur seule source de quinine, seul remède efficace contre le paludisme. Aussi, lorsqu'un chimiste suisse, Paul Hermann Müller (1899-1965) fait parvenir aux Américains des échantillons d'une nouvelle substance chimique, le DDT, celui-ci est immédiatement testé et on expérimente l'incomparable efficacité insecticide de cette molécule. Une nouvelle ère de progrès semble s'ouvrir avec la promesse d'éradiquer les insectes vecteurs de maladies et ravageurs des cultures : entre mai 1944 et l'automne 1945, plus de 20 000 articles sont consacrés au DDT dans la presse américaine (Stage, 1946). L'efficacité de cet insecticide, comme le climat de guerre, conduit certains entomologistes à utiliser un vocabulaire militaire comme Charles Howard Curran (1894-1972) qui en 1945 estime que le DDT est « la bombe atomique du monde de l'insecte ».

Malgré cet engouement, dès la fin de l'année 1944, des naturalistes commencent à s'inquiéter des conséquences qu'entraînerait la destruction totale des insectes. Ainsi Roger Conant (1909-2003) fait paraître un article au titre éloquent, *No Joy in an Insect-Free World* (Pas de bonheur dans un monde sans insectes), dans lequel il prédit que « si un monde sans insecte est obtenu, l'humanité ne sera plus là pour y assister et en profiter ». L'annonce de la généralisation de l'utilisation du DDT, notamment par voie aérienne pour lutter contre un ravageur des forêts, le bombyx disparate (*Lymantria dispar*), inquiète au plus haut point les ornithologues comme John H. Baker de la Société Audubon qui prédit des « conséquences désastreuses » (Ossa, 1973). Dès octobre 1945, un symposium sur le DDT et ses relations avec la faune sauvage est organisé

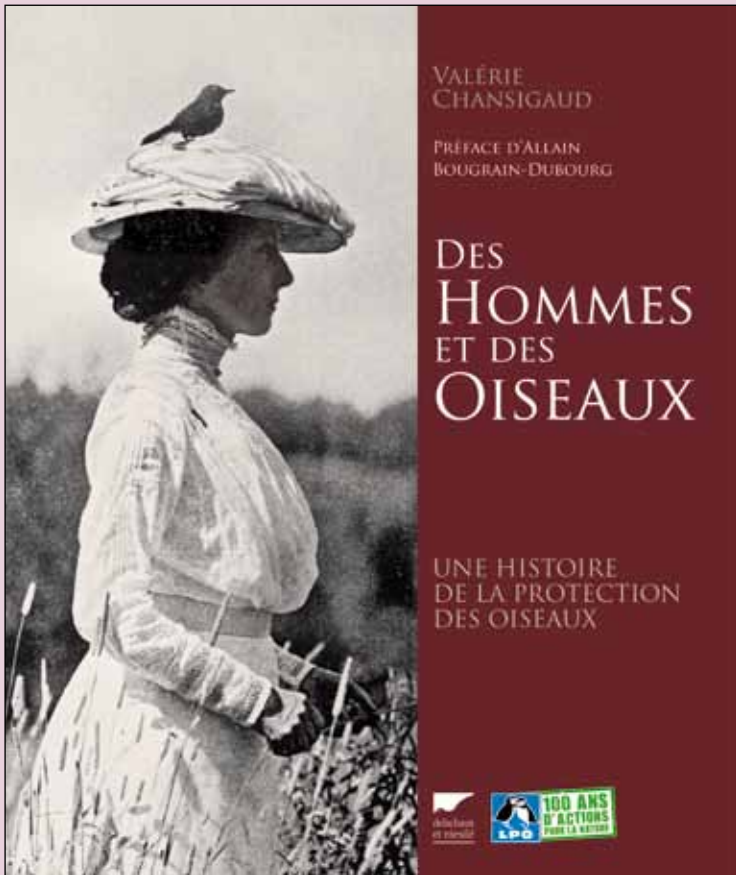
durant la 41^e convention de la Société Audubon : il s'agit de présenter les premières études de l'impact de la nouvelle molécule. Percy Nicol Annand, directeur du service d'entomologie et de quarantaine végétale du ministère de l'Agriculture, se veut rassurant et estime « que le DDT n'est pas plus toxique pour les animaux supérieurs que les fluorides et les arsénicaux qui sont aujourd'hui habituellement utilisés comme insecticides » (Wilson, 1945).

Le nombre d'empoisonnements d'oiseaux augmente alors sans cesse ce qui alimente l'inquiétude des organisations ornithologiques, comme la RSPB et du BTO. Ce fait est relativisé par certains scientifiques (no-



Silent Spring (Printemps silencieux) paraît en 1962. Ce livre choc bouleverse, dans tout les sens du terme, l'Amérique et l'on considère qu'il marque le début de l'écologie politique. On découvre ainsi que ce qui est un danger pour la nature est également une menace pour la santé humaine, son auteur, Rachel Carson, est une naturaliste attentive et courageuse. On la voit ci-contre avec l'équipement du parfait ornithologue : jumelles, carnet de notes et guide de terrain.

PARUTION LE 3 MAI 2012



Des hommes et des oiseaux

Une histoire de la protection des oiseaux

Valérie Chansigaud

Préface d'Allain Bougrain Dubourg

22 x 26 cm - 224 p. - 29,90 €

ISBN : 978-2-603-01844-6



En partenariat avec la LPO

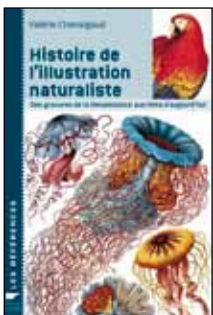
L'AUTEUR



Valérie Chansigaud, historienne de l'environnement, étudie depuis longtemps notre relation avec la nature et notamment les rapports entre les êtres humains et les animaux. Elle a fait paraître de nombreux articles sur la découverte de la biodiversité, sur l'origine du mouvement de protection de la nature (Rachel Carson et les premiers environnementalistes de l'après-guerre) de même que sur les transformations des pratiques scientifiques (début de l'observation des oiseaux et place des amateurs).

Elle s'intéresse notamment à la diffusion des savoirs et collabore régulièrement à Universalis. Enfin, elle est l'auteur chez Delachaux et Niestlé de : *Histoire de l'ornithologie* (2007), *Histoire de l'illustration naturaliste* (2009). Son premier livre a été traduit en anglais sous le titre : *All about Birds, A Short Illustrated History of Ornithology* (2010) aux Presses universitaires de Princeton.

DU MÊME AUTEUR



Histoire de l'illustration naturaliste : des gravures de la Renaissance aux films d'aujourd'hui

15,5 x 22,5 cm - 240 p. - 28 €
ISBN : 978-2-603-01600-8

Histoire de l'ornithologie

15,5 x 22,5 cm - 240 p. - 28 €
ISBN : 978-2-603-01513-1



CONTACT : Coralie Matera - 01 41 48 82 62 - cmatera@lamartiniere.fr

Éditions Delachaux et Niestlé - 25, bd Romain Rolland 75014 Paris - www.delachauxetniestle.com